Regards sur l'entre-deux

René DEPESTRE

Dans les décombres du carnaval

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/conflits/18265>

DOI : 10.4000/conflits.18265

ISSN : 1777-5345

Éditeur :

CCLS - Centre d'études sur les conflits liberté et sécurité, L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 133-142

ISBN : 978-2-296-96617-8

ISSN : 1157-996X

Référence électronique

« René DEPESTRE », *Cultures & Conflits* [En ligne], 84 | Hiver 2011, mis en ligne le 15 mars 2013, consulté le 30 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/18265> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/conflits.18265>

René DEPESTRE, Dans les décombres du carnaval ¹

René Depestre est né en 1926 en Haïti. Il a participé à la fondation du Parti Communiste haïtien et au renversement du dictateur Élie Lescot avant d'être condamné à l'exil en 1946. Il traversera alors différents pays (Tchécoslovaquie, France, Cuba, URSS, Brésil, Chili...), au contact de divers gouvernements socialistes, avant de s'installer dans les Corbières, où il « met en ordre le chaos de sa vie » à travers l'écriture.

C&C : Cher Monsieur Depestre, vous dites que vous êtes à l'heure du bilan, de « l'organisation du chaos », comme vous nommez votre vie. Je crois que vous opérez cette mise en ordre sur deux niveaux : poétique et réflexif. Ce sont d'un côté vos romans oniriques (*Hadriana dans tous mes rêves, Le mât de cocagne, Eros dans un train chinois...*) ² ainsi que vos œuvres poétiques ³, de l'autre vos conférences et essais (*Bonjour et adieu à la négritude, Ainsi parle le fleuve noir, Le métier à métisser, Encore une mer à traverser*) ⁴, qui se rapportent aux entreprises politiques auxquelles vous avez pris part. Comment vivez-vous cette distinction entre l'action et la poésie ?

René Depestre (R. D.) : C'est très important. Au départ, à 19 ans, j'ai voulu être à la fois homme d'action, militant de la révolution, et poète. Je n'ai jamais pu m'accomplir dans ces deux domaines en même temps. Soit on porte le fusil et on agit, soit on est poète. Mais il faut surtout remarquer que cette opposition est directement issue des affrontements du ^{xx}e siècle. Dans le bloc communiste dont je faisais partie, on me mettait sans cesse des bâtons dans les roues. Tous les bureaucrates, ceux qui se servent de clichés, de poncifs. La plupart en somme ! Le monde, c'est le monde des idées reçues. Ou des religions du salut. Et on patauge toute la vie dedans. Il y a des gens, des éclaireurs, qui

1 . Entretien réalisé par Rémi Guittet.

2 . Tous édités chez Gallimard, Paris. *Hadriana dans tous mes rêves* a reçu le Prix Renaudot 1988.

3 . *Rage de vivre, œuvres poétiques complètes*, Seghers, Paris, 2006.

4 . *Bonjour et adieu à la négritude*, Robert Laffont, Paris, 1980 ; *Ainsi parle le fleuve noir*, Paroles d'aube, Grigny, 1998 ; *Le métier à métisser*, Stock, Paris, 1998 ; *Encore une mer à traverser*, La Table Ronde, Paris, 2005.

essaient d'étudier, de comprendre, de bousculer les stéréotypes. C'est le rôle des intellectuels, des intelligentsias. Et moi j'ai toujours été une sorte de franc-tireur qui fait du jogging dans le surplace sans fin du monde !

Ce qui me poussait, et me pousse toujours, c'est la poésie comme force vitale, ce ne sont pas les dogmes ni les pouvoirs. Et s'il m'est arrivé de me battre, le fusil à la main, j'ai très vite senti que l'affrontement entre communisme et « monde libre », auquel j'ai pu croire dans ma jeunesse, recouvrait un besoin plus profond, celui d'établir une *mondialité* commune des esprits et des sensibilités, qu'il convient d'opposer maintenant à la politique des dogmes qui étouffent la *poétique* du vivre-ensemble des humanités sur la planète.

C&C : Voulez-vous dire que la poésie est une forme d'expression plus profonde, plus totale ?

R. D. : Tout à fait ! C'est même la plus cosmique ! J'ai commencé par développer ma sensibilité avant même d'acquérir une conscience politique. Et quand j'ai découvert, très jeune, Marx et que, étudiant, j'ai, avec quelques camarades, participé à la fondation d'un Parti Communiste en Haïti, c'est avant tout l'exaltation de la révolte qui m'animait, la joie, une sorte d'érotisme picaresque. J'étais dans une atmosphère très particulière : dans la vie intellectuelle du pays, dans la vie sociale, il y a eu un tournant en 1927 parce qu'une nouvelle génération, avec l'écrivain Jacques Roumain et le sociologue Jean Price-Mars, a pris la tête d'un mouvement nationaliste d'abord, avec Price-Mars, puis ensuite communiste, d'extrême gauche, grâce à Roumain. Ce réveil a eu une grande influence sur la vie du pays. Et il y avait aussi un autre courant, un courant *noiriste*, lié à une sorte de *négritude à l'haïtienne* ; mais c'est un courant politique réactionnaire qui a abouti à Duvalier. Eux, ils ramenaient tout à la question raciale, dans l'ignorance des complexités de l'histoire sociale. Roumain, et après lui ma génération, avec Jacques Stephen Alexis, on pensait que la question haïtienne n'était pas seulement une affaire de couleur de peau, c'était aussi un problème de lutte de classes. Donc il y a eu un débat en Haïti autour de cela. D'un côté, ceux qui ont pris le courant noiriste à la Duvalier, dès les années 1930 autour de la revue *Les Griots*, qui avait été, dix ans auparavant, et de l'autre côté, précédée de *La revue indigène*, tribune plutôt révolutionnaire de Price-Mars et Roumain, qui allait marquer ma génération. A nos yeux, Jacques Roumain était un modèle : intellectuel et militant. Un mélange qui m'attirait !

Mais tout ça, aujourd'hui, on peut dire que c'est un échec, un gâchis prodigieux, voire une catastrophe. En vue de notre rencontre, je me suis demandé si on ne pouvait pas parler en Haïti de ce que j'appellerais une *carnavalisation de l'histoire*. Elle a commencé très tôt, dès l'époque coloniale, comme une tendance à poser des masques sur les réalités. Elle a commencé avec la géographie : Haïti, le nom indigène, a été remplacé par Española, Hispaniola ; ensuite

il a été baptisé Saint-Domingue. Il en a été de même avec la Guadeloupe et la Martinique. Après les pays, on a déguisé les gens eux-mêmes. On a décidé que les aborigènes des îles, les *Arawaks*, les *Karibs*, les *Siboneys*, les *Tainos* étaient tous génériquement des *Indiens*. Christophe Colomb s'était trompé ; il cherchait l'Inde... Les membres des différentes ethnies des Afriques ont été ensuite déguisés en *Noirs* et *Nègres* du fabuleux mardi-gras colonial !

C&C : Donc le carnaval a commencé avec l'expédition de Christophe Colomb ?

R. D. : C'est ça ! Et ce n'est pas un hasard : la culture carnavalesque était la principale culture dominante et populaire au Moyen-Âge. Elle a joué un grand rôle dans l'imaginaire européen de tous les pays, avant que Colomb n'entreprenne son aventure océane sur les bateaux de la colonisation. Ainsi nos pays ont-ils reçu en héritage cet esprit carnavalesque. Et aujourd'hui, la boucle est bouclée, avec l'élection d'un personnage de carnaval à la présidence d'Haïti. C'est un chanteur, c'est un acteur de carnaval, je l'ai entendu l'autre jour prononcer son discours d'investiture, c'est pas sérieux ! On est en plein mardi-gras « démocratique »...

On voit donc bien pourquoi, à mes yeux, Haïti est un *hapax*, un cas unique dans une occurrence linguistique. Eh bien Haïti est une occurrence politique unique : il n'y a pas deux cas, dans tous les pays de l'histoire, d'un tout petit pays qui est entré avec fracas sur la scène historique, à la faveur d'une révolution contemporaine de la Révolution française... ce qui n'est pas rien... Et qui, depuis le grand événement de sa naissance, a cessé d'avancer... Du surplace en matière de droit et de civilité, après sa victoire sur un adversaire qui n'est autre que Napoléon Bonaparte ! Pourquoi Haïti n'a-t-il pas profité de l'expérience française de la démocratie ? Des pratiques françaises de la vie en société ? Après son indépendance, même séparé de la France, il aurait pu ajouter des pans entiers de l'héritage français à son propre héritage. En matière de droits de l'homme et du citoyen, la problématique française de 1789 et la problématique indigène, autochtone, *nègre*, se recourent entre elles en de nombreux aspects, purement et simplement. Il aurait fallu partir dans la voie démocratique comme les Français l'ont fait, eux, au XIX^e siècle. Mais ce fut le chemin inverse, Haïti est resté empêtré dans la satrapie militaire et dans le *noirisme de proie*. Et dans ce chaos qu'on m'a fait, j'ai essayé de mettre un peu d'ordre esthétique...

C&C : C'est pourquoi vous revenez à une forme initiale de littérature, la poésie, l'onirique, le picaresque, à un élan proche de vous, de cet Haïti que vous décrivez comme un pays toujours en vous : la baie de Jacmel, la langue française et le créole... Et pourtant, contrairement à Senghor par exemple, qui est prêt à essentialiser ces types de cultures, on dirait que vous n'avez jamais eu cette tentation. Par où êtes-vous passé pour ça ?

R. D. : Au fond les positions esthétiques des Senghor, Césaire, Damas, Fanon, et de ceux de ma génération, ne se recoupent pas purement et simplement entre elles. Ce sont des expériences historiques différentes, quoique apparentées par l'expérience coloniale. La colonisation en Afrique et la colonisation dans la Caraïbe ont leurs spécificités. La négritude de Césaire est née du système républicain à la française. La nôtre a dû compter avec la stagnation des valeurs républicaines.

En Haïti, on a eu affaire à une indépendance de façade. Nous sommes restés en dehors de l'évolution démocratique des sociétés occidentales, voués aux « ténèbres extérieures », comme disait de Gaulle. Le vaudou ne pouvait remplacer l'idéologie des droits de l'homme. Il n'y a pas de vaudou martiniquais ou guadeloupéen, car l'école républicaine a très précocement laïcisé les mentalités aux Antilles françaises. En Haïti, nous n'avons pas connu la rigueur de l'école française, de l'école primaire notamment. Ce qui fait qu'on a débouché sur la négritude par des voies différentes, des voies anti-démocratiques, et que nos négritudes ne se recoupent pas. Il y a une négritude à la Césaire et à la Senghor, une autre à la haïtienne, à la Price-Mars et à la Jacques Roumain, laissée en héritage à J.S. Alexis et à moi. La révolte anti-coloniale reste toutefois le patrimoine commun à tous les Noirs, de même que l'usage de la langue française. Notre berceau commun, la plantation coloniale, aura été, quant à la langue créole, au vaudou, quant à notre goût sensuel de la danse et de la musique, un creuset historique de civilisation.

Mais en même temps, je m'en rends compte aujourd'hui, ma génération a pris une avance trop grande, peut-être, sur la conscience du peuple haïtien. Les intellectuels et étudiants qui ont fondé le Parti Communiste en 1946 n'ont pas été suivis. Et ce d'autant plus qu'un autre fossé nous séparait : l'usage du français dans nos rangs, et le créole chez les travailleurs. La preuve dramatique, c'est que le pouvoir aujourd'hui nous a échappé complètement, c'est un chanteur de carnaval qui est président de la République. Ces jours-ci, je peux tirer des leçons de tout ça, pour ma génération. L'heure du bilan, à la fin des vieux jours, a sonné pour le vieil âge de l'homme vaincu que je suis.

C&C : Mais vous dites surtout que la négritude comme telle est finie, pour tout le monde. Que ce courant a pris fin.

R. D. : Oui, la page « raciale » est tournée. La négritude, pour tous les nègres soit disant, aura été un processus décisif de vraie création de soi, à la sortie de la tragédie coloniale. Cependant, la décolonisation a été un échec. Les élites africaines, en indigénisant les structures héritées du passé colonial, ont versé souvent dans la dictature. Elles n'ont décolonisé ni les concepts, ni les mentalités de l'indigénat au nom desquels agissait le système colonial. Le double processus qu'un grand esprit comme Fanon attendait n'a pas eu lieu :

décolonisation des colonisés par eux-mêmes ; colonisateurs qui décolonisent les méthodes et les concepts au nom desquels ils ont réalisé leurs conquêtes.

Malgré tout, l'idée de négritude a été féconde. Sartre l'a très bien vu dans *Orphée noir* ⁵, texte fondamental. Sartre, c'est l'intellectuel français qui a le mieux compris l'ensemble du phénomène de la négritude. Son analyse montre brillamment comment la négritude – reprise en mains de soi après un long hiver de l'être – était une médiation inévitable pour passer de l'état de sujet-indigène colonial à celui d'homme libre. Dans ce passage ontologique, il y avait un risque : faire de la négritude une *essence*. Ce danger conduisait tout droit à un « *intégrisme noir* » à la Papa Doc, à la manière du fondamentalisme islamique. Dans le cas magistral de Césaire (et humblement pour des gens comme moi) la négritude devait être un saut dialectique, la médiation à vivre pour déjouer les pièges de la colonisation : on a dit que nous étions des *Nègres*, nous l'avons assumé ! Oui ! Nous habitons désormais poétiquement la condition « raciale » qui nous est faite. Quitte à nous en débarrasser plus tard, une fois qu'on aura pris congé des poncifs et des œuvres de l'esclavage et de la colonisation. Mon livre qui s'appelle *Bonjour et adieu à la négritude* ⁶ raconte cette expérience. On ne pouvait se contenter de retourner le concept carnavalesque de *Blanc* en le mettant au service de notre être libéré. Posées par rapport à la *notion de Blanc*, les notions « raciales » de *Nègre*, *Indien*, *Métis*, *Homme de couleur* sont des masques inventés par le colonialisme dans ses *hubris* de mépris et de haine de l'autre. Frantz Fanon a bien analysé l'opération ⁷. Ces notions historiques sont dépassées. Une fois à l'Université de Vincennes je crois, j'ai dit dans une conférence « le Blanc n'a jamais existé, ni le Noir ni l'Indien, c'est une idéologie ! », les Grecs ne se concevaient pas Blancs, ni les Romains, ni les Egyptiens, ni les Chinois ne se concevaient des Jaunes ou des choses comme ça, ce sont des péripéties obscènes de la lutte idéologique dans l'histoire coloniale, et qui seront dépassées.

C&C : Vous avez évoqué le vaudou, dont vous faites un grand usage littéraire. Quelle est votre position face au vaudou ? Tout se passe comme si vous extrayiez de l'expérience religieuse une expérience « cosmique ». Et, puisque vous parlez de carnaval, n'y a-t-il pas là aussi *carnavalisation*, avec sa part de joie, et sa part de pathétique ? C'est-à-dire, aussi, une critique ?

R. D. : Sans m'en rendre compte, j'ai fait deux choses avec le vaudou, d'abord je l'ai métissé avec d'autres convictions de mon parcours, comme le surréalisme. Adolescent, j'ai eu le vaudou dans mon collimateur, en même temps que la foi catholique. J'avais alors d'autres curiosités, je lisais beaucoup, et outre le surréalisme, le marxisme, naturellement. Donc j'ai aussitôt métissé

5. Préface à l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, éditée par Léopold S. Senghor, PUF, Paris, 1948, et repris dans *Situations III*, Gallimard, Paris, 1949.

6. Cf. note 3.

7. *Peau noire, masques blancs*, Seuil, Paris, 1952.

vaudou, catholicisme, surréalisme, marxisme ; des courants de spiritualité et de culture très différents, n'est-ce pas ? Marxisme et surréalisme ont servi à lâiciser en moi les croyances religieuses.

C&C : Mais vous dites pourtant « spiritualité ». Est-ce une pure et simple lâicisation ?

R. D. : Aussi ! Les deux ! Peut-être inconsciemment, quand je regarde avec le recul d'aujourd'hui, je vois quel usage j'ai fait à la fois du vaudou, de la langue créole, de mon expérience d'Haïtien, de la négritude, tandis que d'un autre côté je faisais mes acquisitions dans la poésie française, dans le surréalisme, et dans le marxisme que j'étudiais à Sciences Po. C'est ça mon histoire idéologique, un courant fort composite est à l'origine de mon parcours d'écrivain franco-haïtien.

C&C : C'est donc à travers des principes esthétiques et politiques que votre lecture du vaudou a innervé votre écriture ?

R. D. : Innervé sur le plan de ma sensibilité. Vous l'avez vu : la dimension cosmique propre au vaudou m'a beaucoup marqué. Elle s'est ajoutée aux créneaux picaresques qui irriguent la sensibilité haïtienne. Versant picaresque très fort qu'on trouve dans tous les pays issus de la colonisation, et du creuset culturel de la plantation : toute une aventure existentielle picaresque est présente dans l'idiosyncrasie de nos sociétés. Cela est vrai pour toute l'Amérique latine : avec les traditions espagnole, portugaise, française, hollandaise, britannique, l'héritage africain n'échappe pas au picaresque et à un sens *sui generis* du cosmique et de l'érotique. Dans mon roman *Le mâle de cognac*, on a affaire au créneau érotico-picaresque ; dans mes nouvelles et mes poésies l'érotisme est prédominant. J'ai eu un sentiment précocement solaire et jubilatoire de l'acte d'amour qui m'a protégé des affres de la culpabilité des Chrétiens. Quand, enfant, je participais, à la campagne, à des cérémonies vaudou, les jeunes femmes à demi-nues qui chantaient et dansaient, les *hounsis*⁸ de rêve, très sensuelles et très belles, qui desservaient le rituel, me coupaient le souffle. La sensibilité d'un tout petit garçon grimpait hardiment aux longues jambes des filles vers un mystère charnel qui est glorieusement l'inverse de tout dolorisme religieux. Mon ascension tenait sa force motrice de mon sang en ébullition sous l'emprise des chants et des tambours en transes. En débarquant dans l'équipée communiste, mon érotisme solaire a fait un bras d'honneur à l'austérité ridicule du marxisme stalinien au pouvoir. Le côté cosmique païen, vrai, du vaudou, m'avait très tôt préparé à tenir la philosophie marxiste pour le dernier cri du paganisme moderne...

8. *Hounsi* : homme ou femme qui a passé par les rites d'initiation et qui assiste le *houngan* ou le *mambo*, sacerdotess du culte vaudou.

C&C : Ce qui fait que, contrairement au cas du catholicisme, où, comme marxiste, on est plus enclin à voir l'aliénation idéologique, le vaudou ne vous est pas apparu comme une idéologie ?

R. D. : Le vaudou m'a projeté dans la communion vitale avec le lyrisme des corps féminins, lyrisme qui est lié au rythme de la mer et des vents, et aux autres cadences extérieures de la vie en Haïti. Le tout vécu sur un mode surréaliste qui fait une grande part à l'onirisme. Le vaudou est une *religion onirique*. Cet aspect a beaucoup frappé André Breton que j'ai accompagné dans des cérémonies vaudou, lors de son séjour en Haïti, en 1945. Le poète était ébloui par le comportement onirique des dieux du vaudou. Ceux-ci apportaient des preuves éclatantes à ses théories. Le surréalisme à l'haïtienne a aussi une dimension populaire et charnelle. La vie donnait raison à Breton. Ses idées esthétiques n'étaient pas des élucubrations d'intellectuel parisien tombé sous l'influence du romantisme allemand. Le surréalisme a ses fondements dans l'histoire onirique et érotique des civilisations européenne et africaine.

C&C : Une autre apparition du vaudou dans votre œuvre, c'est celle du zombie, de « l'électrification des âmes » dans *Le mâât de cocagne...*

R. D. : Oui. La figure du zombie est un des rares mythes que l'expérience coloniale nous a permis de constituer. Le zombie a le statut existentiel de l'esclave, c'est l'homme ou la femme à qui l'on a enlevé toutes ses facultés intellectuelles et spirituelles pour en faire une force de travail, une force simplement musculaire. C'est un mythe, c'est un symbole de l'expérience coloniale.

C&C : Le vaudou peut-il contrer ce mythe pour le porter vers le haut ? Peut-il en faire quelque chose de positif ? De l'ordre d'une sensibilité créatrice, comme vous le mettez en scène dans vos romans ? Ou bien est-ce peine perdue ?

R. D. : Le vaudou n'échappe pas à la crise générale d'Haïti. Sa structure sociale s'est effondrée. Nous avons en Haïti plus de 400 sectes protestantes américaines. Il n'y a plus de société civile, pas de corps électoral. Le premier aventurier venu, populiste, a pris le pouvoir. Mais la société, même sans État ni nation, dispose encore d'un ordre de marche, comme Debray l'avait vu⁹ : la santé de sa culture. On découvre donc une société sans État, sans nation, mais qui a un ordre de marche, avec une culture, sur le plan artistique (la peinture naïve), musical, naturellement, et sur le plan littéraire (écrivains, essayistes, historiens). Un manifeste de renaissance des esprits et des sensibilités peut encore jaillir des rangs de l'intelligentsia du dedans et de la diaspora haïtienne. C'est ce cas d'école qui fait d'Haïti un *hapax*, une équipée historique *sui gene-*

9. Régis Debray, *Haïti et la France, Rapport à Dominique de Villepin*, La Table ronde, Paris, 2004.

ris, qui demeure en condition, après le séisme, de refonder l'ensemble de ses structures.

Je termine ainsi ma vie en face de cette crise politique très grave. Je continue, j'ai un récit-entretien en préparation, commencé avant le séisme, et qui s'appelle *Une gomme pour le crayon du Christ*, parce qu'il y a un proverbe haïtien qui dit que le « crayon du bon dieu n'a pas de gomme », sinon le Christ aurait effacé quelques uns des malheurs d'Haïti ! Ainsi, avant même le séisme, c'était prémonitoire, j'avais souhaité que l'on mette une petite gomme au crayon du Christ. Heureusement pour moi qu'en vivant loin d'Haïti, je ne suis pourtant pas un homme de l'exil ; je ne connais pas l'effondrement existentiel, la perte tragique de soi des exilés à vie. J'ai pu partout sur mon chemin prendre des racines. Je me suis ajouté les pays de mon nomadisme. Et je ne suis pas désespéré, et j'ai fait de la mondialisation comme Monsieur Jourdain faisait de la prose, sans le savoir ! Comme aurait dit Sartre, j'ai fait de ces antagonismes de l'exil des contradictions fécondes.

C&C : C'est une forme d'ironie de l'histoire qui relie aujourd'hui, deux ans après le séisme en Haïti, votre « chaos personnel » à celui du pays de votre enfance. Votre aventure extérieure, non d'exil, mais de proximité spirituelle et poétique avec Haïti, vous invite-t-elle à y agir ? Comment voyez-vous la situation là-bas ?

R. D. : Le séisme du 12 janvier 2010 mettait notre tragédie sous les yeux de la « communauté internationale ». Haïti bénéficie de sa part d'un élan de solidarité, si ce n'est parfois de tendresse, sans précédent. Les humanités seraient-elles soudain décidées à poser enfin les vraies questions de leur commun destin ? J'ai cru alors à une nouvelle conception de l'entraide entre les nations : les experts des Nations Unies et des ONG allaient saisir la conjoncture du chaos haïtien pour faire prospérer dans les relations internationales des formes juridiques de coopération, voire de fraternisation (ou de sororisation), jamais vus sur la planète.

C&C : Il me semble que vous avez dû vite rabattre de ces espérances ?

R.D. : Les faits post-séismiques m'ont rapidement appris que le personnel politique haïtien aux abois et les instances internationales timorées étaient lâchement prêtes à laisser passer l'occasion d'entreprendre ensemble quelque chose de vraiment neuf à partir du néant des Haïtiens. Malgré la promesse d'une aide financière considérable, les réponses à la catastrophe sont restées pitoyablement conformes aux normes habituelles de l'assistance onusienne. Elles sont limitées à un engagement ponctuellement militaro-humanitaire, sans audace ni esprit d'invention, sans nulle ambition d'aider un pays, à l'histoire lourdement sinistrée, à prendre à bras le corps les pesanteurs, les contradictions, les paradoxes, et les difficultés spécifiques de sa refondation.

L'histoire des Haïtiens est un cas unique d'école du malheur : après deux siècles de stagnation du droit et de la justice, la société, sans État ni nation, *continue à patauger dans sa tragédie sans fin*. Outre la priorité absolue du reboisement des montagnes et des plaines, il faut coûte que coûte refonder à la fois les infrastructures, les mentalités, les idiosyncrasies, les coefficients de civisme et de démocratie. Aujourd'hui, les institutions comme les imaginaires sont réduits en gravats dans les décombres d'un tremblement de terre qui a été suivi d'un *tremblement de l'histoire*, aussi catastrophique...

C&C : Que voulez dire exactement en comparant les gravats du séisme à ceux des consciences ?

R.D. : Les Haïtiens demeurent empêtrés dans leur histoire décoloniale. On dirait qu'ils ne savent plus qu'en faire. Les élections n'ont pas vu de percée démocratique. Après d'une population, envoûtée par des mafias – évangéliques, ou profanes –, traumatisée profondément par le séisme, aucun effort, préalable au scrutin, n'a préparé les esprits et les sensibilités au cadre d'un État de droit ni aux valeurs de la civilité républicaine. Sans fraudes, sans manœuvres illicites, sans trucages des urnes, les élections, sacralisées par l'ONU, ont propulsé aux commandes d'Haïti le populisme de proie et le charisme carnavalesque de Michel Martely, alias *Sweet Micky*. Malgré le garde-fou d'une intelligentsia plutôt civiquement responsable incarnée par Mirlande Manigat, aucune mobilisations patriotiques n'ont pu émerger en renfort de la candidate démocrate, pour éclairer le vote des 600 000 inscrits d'un « corps électoral » évalué à plus de 3 millions de personnes. Nombreux dans la couche la plus rétrograde de la population – notamment chez une jeunesse frustrée et désespérée –, les héritiers du *tonton macoutisme* d'État à la Papa Doc ont profité du taux élevé d'abstention pour élire « démocratiquement » un flambant saltimbanque tout droit tombé de notre vieille tradition de carnavalisation carnassière de l'histoire.

C&C : Quel peut-être le rôle des ONG dans ce que vous décrivez comme un carnaval politique ?

R. D. : La pléthorique présence des ONG a partie étroitement liée avec le principal paradoxe que soulève l'actuel chaos haïtien. Par tradition décoloniale, Haïti est viscéralement rebelle à toute forme de domination étrangère. Maintenant, les circonstances l'obligent à avaler sa fierté de « première République nègre de l'histoire ». Le voici assujetti, non plus comme naguère au protectorat « blanc-américain », mais à la tutelle disparate, désordonnée, brouillonne, d'un réseau d'associations souvent concurrentes. À défaut d'un pouvoir « national » de coordination du savoir-faire et du dévouement des meilleures ONG, Haïti est sous la totale dépendance d'une politique d'*ONG-isation* de ses travaux et de ses jours. Ce processus n'étant ni impérial ni néo-colonial ne doit pas conduire à tenir les ONG, l'ONU, le « proconsulat » de

Bill Clinton, pour des forces ennemies d'occupation. Des interlocuteurs valables haïtiens devraient tout faire pour être en mesure de coordonner les initiatives des ONG afin de rendre ainsi intelligible l'actuel chaos de leur pays.

C&C : Il paraîtrait en effet suicidaire de vouloir le départ des ONG et autres organismes mandatés par les Nations Unies...

R. D. : Oui. En livrant les Haïtiens à eux-mêmes et au vieux démon de l'auto-destruction, l'ONU tomberait sous l'inculpation de non-assistance à peuple en danger. Les choses de la vie en société étant ce qu'elles sont en Haïti, une vision synoptique et intégrée de leur cours chaotique actuel incline à penser que l'équipée militaro-humanitaire des ONG, même sous la forme de pagaille du droit qu'elle prend, est un atout civilisationnel décisif pour l'effort de refondation d'Haïti. Dans son aventure historique, le peuple haïtien a toujours manqué de tout, sauf de la force d'imagination en matière de peinture, de musique, et de littérature. J'ose parier qu'il peut encore compter sur les armes miraculeuses de la culture pour se mettre debout.